

Notices nécrologiques

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **36 (1931)**

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notices nécrologiques

Louis Chappuis

Président de la Cour Suprême du Canton de Berne

(1864-1931)

Le dimanche 13 septembre 1931, les Jurassiens de Berne apprenaient, avec une douloureuse émotion, le décès survenu le matin même de M. Louis Chappuis, Président de la Cour Suprême du Canton de Berne.

Bien qu'on le sût malade, depuis huit mois déjà, on conservait l'espoir que sa robuste constitution aurait raison du mal qui le minait.

Cet espoir, hélas! s'est trouvé brusquement déçu!

L'impitoyable mort est venue l'enlever prématurément à l'affection des siens, ravissant du même coup à la Cour Suprême l'un de ses membres les plus distingués et à l'Emulation Jurassienne de Berne un ami de la première heure, fidèle et dévoué.

Né en 1864, à Delémont, où son père était notaire, il fut élève du progymnase jusqu'à 13 ans, époque à laquelle il s'en alla continuer ses études au collège littéraire de St Michel à Fribourg. Deux ans plus tard, il quittait cet établissement après y avoir subi la première épreuve du baccalauréat ès-lettres. A l'âge de 15 ans déjà, il fut admis à suivre les cours de philosophie et d'histoire à l'Université d'Innsbruck où il séjourna deux ans. Puis l'Ecole cantonale de Porrentruy le reçut pour les épreuves définitives de la maturité qu'il subit avec succès, âgé de 17 ans seulement.

Ce furent ensuite les études juridiques dans les Universités de Berne, Munich et Lille, couronnées en 1887 par l'obtention du diplôme bernois d'avocat. La même année encore, il obtenait sa patente de notaire, et dès le début de l'année 1888 il ouvrait, dans l'ancienne étude paternelle, son bureau d'avocat et de notaire.

Il eut tôt fait de conquérir la confiance de ses concitoyens qui l'envoyèrent siéger au Grand Conseil.

Là, le jeune député sut rapidement se faire apprécier par son bon sens, sa droiture et sa courtoisie. A la fermeté de ses convictions politiques et religieuses, il savait allier le calme de l'objectivité et

une grande pondération. S'il trouva de nombreux adversaires politiques au parlement bernois, il n'y connut jamais d'ennemis.

Aussi le Grand Conseil, désireux de faire droit aux revendications des conservateurs-catholiques du Jura qui réclamaient depuis fort longtemps un siège de juge à la Cour Suprême, n'hésita-t-il pas, le 5 octobre 1904, à porter son choix sur M. Louis Chappuis. Il succédait à son cousin, le juge distingué que fut pendant vingt ans, M. Henri Simonin, qui venait d'être nommé Conseiller d'Etat.

En appelant M. Chappuis à ces fonctions, le Grand Conseil avait fait un heureux choix. M. Pie Philippona, correspondant de la ville fédérale au *Pays* et à *La Liberté*, s'exprimait ainsi au sujet de cette nomination :

« M. Louis Chappuis laisse transpirer, dans la jeune expression de son visage, la maturité de la réflexion et du jugement. Il avait depuis longtemps conquis l'estime du Grand Conseil par le sérieux de son attitude et par la valeur substantielle de ses rapports. Il a, du tempérament bernois, la sérénité, la tranquillité, le calme réfléchi. Il est, en même temps, Jurassien de race par l'énergie de ses convictions religieuses, par la clarté de l'esprit latin et surtout par son attachement à la patrie jurassienne, qu'il ne sépare point de la patrie suisse. Chercheur et travailleur, M. Chappuis a tout ce qu'il faut pour faire un bon juge d'appel ».

Pendant les vingt-sept années qu'il a siégé comme juge dans la plus haute autorité judiciaire, M. Louis Chappuis a démontré la vérité de ce jugement: il s'est révélé « juge-né ». Il possédait à un degré remarquable ces qualités de choix qui doivent être l'apanage du magistrat de l'ordre judiciaire: la maîtrise de soi-même, la constance, la prudence et la bonté, qualités qui allaient de pair avec sa forte culture juridique et philosophique.

Assidu au travail, régulier dans ses fonctions, ponctuel dans son horaire journalier, on était sûr de le trouver à son poste. Chercheur infatigable, il fouillait bibliothèques et archives avec une patience jamais lassée. Ses rapports aux audiences civiles étaient toujours minutieusement préparés: aucun des aspects de la question juridique à trancher n'y était laissé dans l'ombre. Ils se distinguaient par la clarté de l'exposé, l'objectivité et la solidité de l'argumentation.

Dans les différentes sections de la Cour Suprême où il exerça son activité, que ce fût à la Chambre criminelle, au Tribunal de commerce, au Tribunal des assurances ou encore à l'autorité de surveillance en matière de poursuites et faillites, Louis Chappuis apporta la même exactitude, la même minutieuse préparation, la même compétence à résoudre les questions de droit les plus variées et les plus délicates.

Son activité ne s'est pas bornée aux fonctions judiciaires pro-

prement dites. Sa vaste érudition juridique et sa plume élégante lui valurent de collaborer activement dès 1923 à la *Revue mensuelle des juristes bernois*. En 1914, il fut nommé membre de la Commission des examens d'avocats, fonctions qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il avait de même succédé à M. Simonin dans la Commission des examens de notaires du Jura, commission dont il était devenu le président.

En 1922, la Cour Suprême lui témoigna la haute estime qu'elle avait pour lui et pour ses connaissances juridiques en l'appelant à la vice-présidence de la Cour. En cette qualité, il assumait dès lors la présidence de la deuxième chambre civile dans laquelle il siégeait du reste déjà depuis plusieurs années.

Le 17 septembre 1930, enfin, le Grand Conseil couronne cette belle carrière de vingt-six ans de dévouement au service de la plus haute cour de justice du canton en appelant M. Chappuis à la Présidence de la Cour Suprême.

L'honneur de fournir au Canton le plus haut magistrat de l'ordre judiciaire n'était plus revenu au Jura depuis 1851, époque à laquelle Pierre-Auguste Belrichard, de Courtelary, avait été nommé Président de la Cour Suprême.

Louis Chappuis ne devait pas remplir longtemps ces hautes fonctions.

Sa santé, un instant ébranlée au début de l'année 1930, semblait s'être raffermie, lorsque subitement dans le courant du mois de janvier 1931, à l'issue d'une audience particulièrement fatigante, ses forces le trahirent et ne lui permirent plus de reprendre ses fonctions. Mais si le corps avait flanché, l'activité cérébrale restait entière, comme le prouvent bien les publications qu'il a faites dans la presse jurassienne, peu de temps avant sa mort, sur le vieux Porrentruy et plus particulièrement sur la question controversée de la maison natale de Xavier Stockmar.

C'est que Louis Chappuis n'était pas seulement juriste: il se livrait avec passion, dans ses moments de loisir, à l'étude de l'histoire de son pays, de ce Jura auquel il est resté si profondément attaché.

Il fut, sa vie durant, un des membres les plus fidèles et les plus actifs de l'Emulation jurassienne. Dès que la section de Berne fut fondée, il se fit un devoir d'assister aussi régulièrement que possible à ses séances et à ses diverses manifestations. On l'y voyait toujours venir avec plaisir; car il était de ceux qui savent écouter, qui savent discuter aussi et prendre part à la gaieté commune. C'est Louis Chappuis, qui, en 1917, alors que la section de Berne souffrait durement de la guerre et de ses suites, eut le courage d'en prendre la direction en se laissant porter président, charge qu'il remplit durant trois ans avec autant de dignité que de succès. Sous

sa présidence, la section de Berne se développa de façon réjouissante, autant par le nombre de ses membres que par la qualité des travaux présentés aux séances.

En 1920, Louis Chappuis rentra modestement dans le rang; toutefois sa sollicitude pour la Société qu'il aimait ne se démentit pas un instant. Il représenta la section dans la commission qui publia le magnifique volume des « *Monuments historiques du Jura bernois* »; il la représentait encore dans la commission de « *l'Armorial du Jura* » et, sauf erreur, dans celle de « *l'Album des Familles jurassiennes* ». Partout ses avis et ses propositions, présentés du ton calme et sûr qui lui était habituel, étaient écoutés et suivis avec déférence, la déférence qu'on doit au vrai savant.

Tous ses loisirs étaient, d'ailleurs, consacrés au Jura et à son histoire. Quelques-unes des études les plus fouillées et les plus intéressantes qui ornent les *Actes* de la Société sont signées de sa bonne plume.

En 1920, il publiait: *Les instituteurs de Delémont sous l'ancien régime.*

En 1921: *Les naturalisations accordées par les Princes-Evêques de Bâle au XVIII^e siècle.*

En 1923, c'était une notice fort intéressante sur *Le Baron d'Andlau et le prince de Metternich.*

En 1928, paraissait son beau travail, qui coûta de longues recherches à son auteur: *Un communier de Tramelan châtelain de l'Erguel: Benoit-Aimé Mestrezat.*

En 1929, il donnait la première partie de ses *Généalogies jurassiennes* (familles des Grandvillers, des Vorbourg et des Bajol), et le 19 septembre 1931, il devait lire à La Chaux-de-Fonds, en séance annuelle de l'Emulation, la suite de ces *Généalogies jurassiennes.*

Les savants et les archivistes seuls peuvent se représenter l'érudition, la sagacité, la patience qu'il faut à celui qui se voue aux recherches généalogiques. Ce domaine de l'histoire, Louis Chappuis l'a cultivé avec prédilection de longues années durant. Il y mettait toute sa conscience et son amour de la vérité. Aussi tous les amis de l'histoire jurassienne regretteront que la mort cruelle ait empêché Louis Chappuis de nous donner les derniers et meilleurs fruits de son travail de généalogiste.

Ce rapide aperçu de la belle carrière parcourue par Louis Chappuis nous a fait toucher du doigt la féconde activité de sa vie si bien remplie, consacrée tout entière au devoir!

Chrétien convaincu, lorsqu'il eut compris que son heure dernière approchait, il s'est soumis sans murmure à l'Arrêt suprême et, presque sans agonie, il s'en est allé doucement, pieusement, dans la Paix éternelle, accompagné des douces consolations de sa

religion, laissant à sa famille éplorée, à ses amis qui l'aimaient tant, le réconfort de son exemple.

Ce juge intègre et bon, qui rendait sur terre ses arrêts sous le regard de Dieu, aura trouvé en Lui un Juge plein de bonté et de miséricorde.

J. Jobin-Anklin.

Le professeur Louis Rollier

Mercredi soir, 3 juin 1931, une douloureuse communication frappait les amis du professeur Louis Rollier qui étaient à l'écoute au radio: l'Agence télégraphique suisse radiodiffusait la nouvelle de la mort, survenue le matin même, du grand géologue jurassien.

Depuis six mois environ, l'entourage du professeur Rollier n'était pas sans remarquer sur sa personne physique, un affaiblissement général en même temps qu'une poussée d'artériosclérose inquiétante qui, cependant n'affecta pas ses facultés mentales et sa puissance de travail. Puis, une légère hydropisie, qui s'accrut par la suite, vint alourdir ses mouvements. Par une volonté surhumaine, il se rendait encore presque chaque jour à l'Institut géologique du Polytechnicum, dans son vaste cabinet de travail encombré jusqu'au sol de livres, de fossiles et de minéraux, retrouver ses chères études, ses méditations et ses souvenirs, qui étaient devenus sa seule raison de vivre. Dimanche 31 mai, ses dernières forces l'abandonnèrent. Lundi 1^{er} juin, le médecin ordonna son transport à l'hôpital, des pertes fréquentes de connaissance nécessitant une surveillance de tous les instants. Le 2 juin au matin, le professeur Rollier fut transporté au « Bethanienheim » où le mercredi 3 juin, vers 10 heures du matin, il expira très calmement.

Le professeur Louis Rollier est né à Nods, dans le district de Neuveville, le 19 mai 1859, d'une famille de paysans et monteurs de boîtes, bourgeois ressortissants de cette calme et rustique localité du pied du Chasseral. Sa mère, née Blandenier, appartenait à une famille neuchâteloise de Villiers, qui s'occupait de bâtisses et de constructions à la campagne, et qui s'était établie à Nods pour reconstruire le village après son incendie par la foudre en 1798. Peu de mois après la mort de sa femme en 1868, le père du Dr Rollier alla s'établir à Neuveville dans le but de faciliter son métier et de faire profiter ses enfants des moyens d'éducation et d'instruction que leur assurait la charmante cité des bords du lac. Le jeune Louis y fréquenta le progymnase de 1870 à 1875. Préférant ensuite le centre industriel de St-Imier, son père s'y transplanta avec une

famille agrandie par un second mariage. Au bout d'une année, diverses circonstances l'obligèrent à se fixer à Besançon. Pendant cette année à St-Imier, Louis Rollier fréquenta notre Collège et y fut un élève distingué; c'est ici qu'il reçut les leçons d'un naturaliste qui eut une influence décisive sur son avenir; (nous voulons parler du grand Thurmann de Porrentruy) fervent de géologie, et dont notre Musée municipal possède une intéressante collection de fossiles. Ed. Pagnard initia Louis Rollier à la géologie dans ses leçons de sciences naturelles et dans des excursions scolaires sur nos montagnes et à travers nos cluses jurassiennes. Le jeune garçon avait trouvé sa carrière; il partit pour Porrentruy où il suivit les cours du gymnase, et où il fut guidé dans ses études géologiques par le professeur Koby, que nous avons tous connu, mort en 1930 dans la vieille cité des princes-évêques. Du gymnase, Louis Rollier se rendit au Polytechnicum de Zurich où il eut comme professeurs les grands géologues Alb. Heim, O. Heer et Karl Meyer. A peine avait-il passé d'excellents examens qu'en 1880, âgé de 21 ans, il revenait occuper le poste de professeur de sciences naturelles et de mathématiques à notre Collège secondaire, où cinq ans auparavant il était encore élève. Il se fixa pendant dix ans chez nous.

Les nombreux élèves qu'il initia aux sciences et auxquels il communiqua le feu sacré se souviennent avec bonheur et reconnaissance de ce jeune, aimable et déjà savant maître qui sut les diriger dans les sciences de la nature et parmi les arcanes de l'algèbre et de la géométrie. A St-Imier, le jeune professeur consacrait tous ses loisirs à l'étude approfondie de la géologie jurassienne. Infatigable, il parcourait nos vallées et nos montagnes, réunissant de nombreuses observations stratigraphiques et paléontologiques qui allaient former la base de ses grands ouvrages et de ses magnifiques cartes géologiques. Notre Musée municipal possède une belle collection de fossiles récoltés par lui. En 1888 paraissait son étude stratigraphique sur le Jura bernois: *Les faciès du malm jurassien*, qu'il poursuivit par la suite, et qui lui valut en 1899 le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Berne.

Louis était trop passionné de géologie pour s'attacher toute sa vie à notre Collège. Il quitta St-Imier en 1890 pour continuer ses recherches dans sa science de prédilection. Jusqu'en 1903, ce fut une activité fiévreuse déployée en Suisse et à l'étranger, dont les brèves notes suivantes ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite. La Commission géologique suisse le chargea de la rédaction d'une bibliographie de la géologie de notre pays embrassant toutes les publications de cette science de 1770 à 1900. Cet ouvrage important qui nécessita dix ans de recherches, ainsi qu'une grande érudition et une patience à toute épreuve, parut en 1907 aux frais de la Con-

fédération, ce qui en démontre la haute valeur. Parallèlement à ce travail, le D^r Rollier continuait l'établissement des diverses feuilles au 1 : 25.000 de sa magistrale carte géologique du Jura bernois ainsi que la carte au 1 : 100.000 de la même contrée. Dans cette même période d'activité paraissait son monumental ouvrage: *Structure et histoire géologique du Jura central*, avec deux cartes structurales de la région de St-Imier, du Mt-Soleil et du Chasseral, ainsi que de nombreux et remarquables profils au travers de nos montagnes jurassiennes. En 1898 paraissait un volumineux supplément à cette belle œuvre. Dans cette même période encore, des travaux importants sont menés à bonne fin: *Etude stratigraphique sur les terrains tertiaires du Jura; Composition et extension du terrain rauracien dans le Jura*; les articles *Chasseral, Doubs et Chasseron*, dans le *Dictionnaire géographique de la Suisse*, etc. Depuis son départ de St-Imier jusqu'en 1903, le D^r Rollier n'a pas publié moins de 51 travaux, dont plusieurs fondamentaux, dénotant tous chez ce savant une faculté extraordinaire de recherche, une puissance de travail remarquable et une intelligence sûre, calme et profonde. Pendant ce temps, il s'occupait encore de la détermination des fossiles jurassiques des collections des musées de Berne, Zurich, Neuchâtel, Fribourg, Soleure, Aarau, Liestal, etc., ainsi que des musées de Grenoble, Liège, Strasbourg, Munich et Stockholm. Dès 1903, le D^r Rollier se fixa définitivement à Zurich. Il fut chargé à l'Université et au Polytechnicum d'un cours de stratigraphie et de détermination des fossiles; en plus, à partir de 1908, il devint conservateur des collections géologiques de ces deux grands établissements d'instruction. Comme on pourrait le penser en lisant les quelques titres d'ouvrages que nous donnons plus haut, il semblerait que le D^r Rollier ne se fût occupé que de la géologie du Jura. Le savant avait des visées d'ensemble trop vastes sur la géologie générale pour limiter son activité à notre région. La Suisse orientale, les Alpes, le Jura tout entier, le Dauphiné, le Wurtemberg, la Bavière, l'Alsace, la Souabe, etc., retinrent son attention et lui permirent de présenter des travaux du plus haut intérêt. Dans cette notice biographique, il n'est pas possible de signaler les nombreux travaux géologiques du D^r Rollier. Nous serions obligé d'entrer dans des détails trop spéciaux qui ne seraient suivis que par les initiés à la formation des couches de l'écorce terrestre, à l'histoire des déplacements des océans et des continents, à l'alternance pour une même contrée des mers et des terres durant les âges géologiques, à la formation des fossiles et à leur classification, à l'établissement des cartes géologiques, etc. Dans le vaste domaine de la géologie, le professeur Rollier a exercé sa sagacité, sa patience, sa science et son génie, qui se traduisent par le grand nombre de ses publications, s'élevant à 139.

Dans tous ces travaux empreints d'une grande modestie, on retrouve cette conscience élevée qui n'affirme rien sans preuves multiples, qui n'avance nulle théorie sans qu'elle soit basée sur des faits et sur un solide enchaînement de déductions successives. Dans toutes, on devine un intime amour des sciences de la nature, une recherche intense des grandes lois qui la régissent, une synthèse presque mystique des splendides harmonies de la création. Car le professeur Rollier, à côté du travailleur opiniâtre, fut toujours aussi un grand mystique et un grand croyant, à l'âme profondément chrétienne au sens le plus élevé de ce vocable. Toute sa vie si parfaitement remplie, nous rappelle, en de nombreuses de ses étapes, celle du génial Pasteur disant à ses disciples: « Vivez dans la paix sereine des laboratoires et des bibliothèques. Dites-vous d'abord: Qu'ai-je fait pour mon instruction? Puis, à mesure que vous avancez: Qu'ai-je fait pour mon pays? jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais que les efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de dire: « J'ai fait ce que j'ai pu ».

Le professeur Rollier ne nous disait-il pas, il y a quelques années à peine, en une pensée qui éclaire d'une exacte lumière sa foi mystique et sa sereine confiance: « La science va au-devant de la conscience et de la foi. Croyez-moi, elles se rejoindront tôt ou tard. Nos recherches de laboratoire et notre foi doivent rester indépendantes les unes des autres. Leurs heurts actuels sont passagers et sans importance. Au reste qu'importe! La vérité, pour être trouvée, veut être plus aimée que cherchée ».

Paix à cette belle et noble figure dont notre petite patrie jurassienne doit s'enorgueillir.

Dr Alb. Eberhardt.

Charles Neuhaus

Originaire de Chules, hameau perdu au pied du Jolimont, Charles Neuhaus, qui devait devenir un des publicistes les plus brillants et un des bons poètes de la Suisse romande, naquit le 18 février 1867, à Cormondrèche, le coquet village alors tout agreste qui domine le lac de Neuchâtel. L'enfant passa ses premières années entre les corbeilles de roses et les plates-bandes de son père, jardinier, qui s'établit bientôt à Champréveyres. Et c'est sans doute en cueillant les fleurs et les fruits du jardin paternel que le garçon-

net cueillit pour la vie le goût de la nature et de la poésie et que tout en travaillant dur, il imprégnait son âme des parfums et des formes que plus tard il s'efforça de rendre dans ses poèmes.

De Champréveyres, Charles Neuhaus fréquenta l'école de Hauteville et probablement qu'il fût resté jardinier si son instituteur, remarquant les rares capacités du jeune homme, n'eût obtenu de le faire entrer à l'École normale de Peseux, alors dirigée par l'éminent pédagogue qu'on appelait le « Père Paroz ». Intelligent et laborieux, l'élève Neuhaus parcourut en deux ans le programme de l'établissement auquel il garda toujours un reconnaissant souvenir. Il en sortait à dix-huit ans, le brevet d'instituteur primaire en poche.

Après un stage de préceptorat dans une famille étrangère séjournant aux Plans sur Bex et une année d'enseignement à l'Institut Morgenthaler de la Neuveville, Charles Neuhaus, fut nommé maître à l'école primaire de l'Envers de Sonvilier. Il devait y rester trois ans, puisant dans son nouveau milieu ce profond amour du paysage jurassien qui fit de lui un véritable fils de nos montagnes.

En 1890, La Chaux-de-Fonds l'appelait comme instituteur au collège de la Charrière et la même année, il publiait son premier volume de poésies: les *Automnales*, qui furent suivies des *Clochettes du rêve*. Car Charles Neuhaus fut vraiment poète: tout chantait en lui, qu'il fit ses longues promenades sous les grands sapins, qu'il préparât ses leçons de maître consciencieux ou qu'il passât une heure de gaieté dans la compagnie d'amis qu'il réjouissait par les saillies de sa verve intarissable et toujours bénigne.

C'est à La Chaux-de-Fonds aussi qu'il écrivit ses premiers articles de journaliste et d'essayiste averti. Il collabore à la *Tribune libre*, au *Sillon littéraire*, à la *Revue* de Lausanne et à d'autres périodiques, consacrant tous ses loisirs à la littérature et aux beaux-arts, la musique entre autres, qu'il aima passionnément. Charles Neuhaus ne faisait donc que suivre sa voie quand, en 1906, il assumait la direction du *Jura bernois* de St-Imier. Infatigable et dévoué, il consacra toute son activité à son journal, aux conférences, aux réunions mensuelles de la Société d'Emulation de l'Erguël, dont il fut la cheville ouvrière et le président débordant d'initiative et d'entrain. Treize années durant, il resta constamment sur la brèche, défendant ce qu'il estimait juste et bon et se dépensant durant la grande guerre pour la vérité et la justice.

Charles Neuhaus ne quitta St-Imier que pour passer en 1917 au *Démocrate* dont il devenait un des collaborateurs les plus estimés et les plus lus. En octobre 1919, il accepta une place de traducteur au Bureau fédéral de la police des étrangers, puis, en 1921, au Département de justice et police où ses qualités de styliste et sa serviabilité furent hautement appréciées.

Jamais cependant, que ce fut à Saint-Imier, à Delémont ou dans la ville fédérale, Charles Neuhaus n'abandonna la poésie. Cinq nouveaux volumes remplis de beaux vers et pensées élevées parurent coup sur coup. D'un souffle remarquablement égal et d'une portée morale très haute, le vers de Charles Neuhaus s'est plié à toutes les formes et à presque tous les genres; le lyrique avait sa prédilection et convenait à son âme rêveuse et désintéressée, à son cœur aimant qui jamais ne connut le fiel, à son esprit porté à la philosophie chrétienne, à sa plume aussi, qu'il avait légère et trempée toujours dans une encre propre et brillante. Certains de ses sonnets sont des chefs d'œuvre et valurent à leur auteur plus d'une fleur de France.

Avec cela, Charles Neuhaus n'oublia jamais le journalisme. Des années durant, il écrivit régulièrement pour le *Démocrate* des articles de fond d'une belle tenue littéraire et d'un esprit pondéré. Plus que la politique, les questions de morale, d'économie politique, d'analyse, de littérature surtout, lui plaisaient. La littérature! Charles Neuhaus était un passionné de belles lettres et c'est aux grands écrivains français qu'il donnait encore ses veilles quand il s'agissait de répondre à une demande de conférence ou de causerie. Lamartine fut un de ses auteurs favoris et ce fut un beau jour de sa vie quand il réussit à réunir à Berne le groupe des Lamartiens, dont il fut le président. Il fut à Berne aussi, un des piliers de l'Emulation jurassienne, dont il dirigeait la « Commission des prix littéraires » et dont il enrichit les *Actes* de bien des poèmes. Toujours Charles Neuhaus était au premier rang quand on voulait faire beau, bien et vrai, véritable force morale, luttant jusqu'au dernier jour d'une carrière qui connut plus d'épreuves que de joies et plus de déceptions que de succès. C'est, hélas, le sort de la plupart de nos poètes! Charles Neuhaus s'éteignit à Berne, après de vives souffrances, le 29 octobre 1931.

J. D.

Liste des œuvres de Ch. Neuhaus

- Automnales*, poésies, La Chaux-de-Fonds, 1890, 108 p.
Les Clochettes du rêve, poésies, *Ibid*, 1895, 159 p.
Comme la vie, poésies, Neuchâtel et Paris, 1902, 146 p.
Vers l'humanité, poésies, avec une préface de Virgile Rössel, La Chaux-de-Fonds, s. d., (1905), 138 p.
Fragments d'âmes, poésies, Neuchâtel, s. d., (1907), 152 p.
Une destinée, poésies, Courtelary, 1926, 118 p.
Des chants quand même, poèmes, Tavannes, 1928, 179 p.
Grammaire française à l'usage des écoles primaires neuchâteloises, Neuchâtel 1903.
Manuscrit: *D'un rêve à l'autre*, des rimes quand même (1925-1930), 225 p.

Louis Germiquet

Le 26 mars 1931 mourait à Moutier d'une attaque de grippe, dans sa 57^{me} année, Louis Germiquet, vice-gérant de la Banque cantonale de Berne. Son départ inattendu a consterné et profondément affligé notre population tout entière.

Louis Germiquet était un enfant de Moutier. C'est dans les écoles de notre village qu'il avait fait ses études et sauf de brefs séjours à Porrentruy, St-Imier et Delémont, c'est dans les banques de Moutier que se passa toute sa carrière active. Il fut pendant de longues années vice-gérant de la Banque Cantonale où ses connaissances étendues et sa haute probité l'avaient fait apprécier à sa juste valeur.

Louis Germiquet était, en effet, un homme de travail: toujours le premier et le dernier au bureau et un homme de conscience. En ces temps où l'on fait bon marché de la conscience, Louis Germiquet personnifiait l'homme de devoir. « Tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait » dit un proverbe qui fut la devise de sa vie. Avec quels soins méticuleux il accomplissait son travail de bureau, ses collègues peuvent le dire. Et nombreux sont ceux qui savent avec quelle conscience Germiquet remplissait les devoirs de famille et de société qu'il acceptait. Très attaché, par ses convictions chrétiennes, à l'Eglise nationale protestante, il vérifiait chaque année les comptes de sa Paroisse et aucune dépense ne passait sans examen approfondi.

Et combien de malheureux ont trouvé en lui une providence et combien de jeunes apprentis ont été par lui guidés dans le chemin du devoir et de l'honneur.

Louis Germiquet, Jurassien de vieille roche, aimait son Jura et les belles montagnes qui enserrant le coquet village de Moutier n'avaient pas de secret pour lui. Il gravissait de préférence la montagne de Moutier dont il connaissait tous les sentiers. Aussi fut-il tout naturellement un ami déclaré de notre Société d'Emulation. Tout ce qui concernait son cher Jura était pour lui chose sacrée. Un nombreux convoi d'amis et de parents accompagna à sa dernière demeure terrestre le corps de Louis Germiquet, mais nous savons que son âme est dans le séjour de la lumière.

P.

Adrien Cuttat

Adrien Cuttat avait commencé sa carrière dans l'horlogerie à La Chaux-de-Fonds, puis il devint successivement chef de gare à

Courgenay et receveur aux voyageurs à Moutier. En 1889, il fut nommé secrétaire-caissier de la Commune municipale de Moutier, poste auquel il ajouta celui d'officier d'Etat-civil dès 1890. En 1900, il quitta le secrétariat pour la caisse municipale et ne conserva finalement que le cadastre et la police des étrangers. Enfin en 1920, il quitta tous les postes pour ne conserver que l'état-civil, auquel il dut renoncer — pour raisons de santé — en 1925. Il fut donc officier d'état-civil pendant toute une génération et en cette qualité il a couché sur les registres les noms de la plupart des habitants du Moutier actuel.

Adrien Cuttat était une figure populaire du vieux Moutier. Les habitants de Moutier saluaient en passant ce vieillard assis sur son banc devant sa vieille maison, sous un marronnier aux branches puissantes. Son franc parler et sa rude franchise éloignaient de lui ceux qui aiment et recherchent les compliments, mais attiraient ceux qui savent pénétrer plus profond que l'écorce pour apprendre à connaître l'homme.

L'Emulation perd en Adrien Cuttat un membre fidèle.

Théophile Grogg

Th. Grogg était né le 20 février 1854, à Berken, district d'Aarwangen. Il fit ses classes primaires à Inkwil, puis devint élève de l'Ecole normale de Münchenbuchsee. Au printemps de 1873, il reçut le brevet d'instituteur. Après un stage à Boujean, il fut appelé comme maître à l'école allemande. Avant lui, cette école qui ne devait pas tarder à être supprimée avait été tenue par le célèbre polémiste et politicien Ulrich Dürrenmatt. Dès 1878, il est chargé de l'enseignement de certaines branches à l'Ecole normale des institutrices du Jura et, en outre, de l'allemand et du chant à l'école secondaire de Delémont. Il se distingua particulièrement dans l'enseignement du chant. C'était son domaine propre. Son talent de directeur de chant fut mis à contribution par les sociétés locales et sa compétence en matière musicale lui valut de présider, pendant de nombreuses années, aux destinées de l'Union des chanteurs jurassiens. Le pays doit lui être reconnaissant des efforts qu'il a faits pour y populariser le chant.

La vie publique ne le laissait pas indifférent. Il fut longtemps membre du Conseil municipal en qualité de chef du dicastère des écoles et officier du corps des sapeurs-pompiers. La commission de l'école professionnelle ménagère eut en lui son premier président.

Venu de bonne heure dans le Jura, Théophile Grogg, qui était d'un caractère sociable, comprit vite la mentalité de l'autochtone, malgré les préventions qu'il apportait d'Outre-Aar, et se créa chez nous de chaudes amitiés. On prisait en lui sa bonne humeur, son entrain juvénile et ses belles qualités de cœur. Sa physionomie restera dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu et ont pu l'apprécier à sa juste valeur.

J. M.

Louis Froidevaux

(1856-1930)

Le 30 novembre 1930, décédait à Muriaux, après quelques semaines de maladie, M. Louis Froidevaux, ancien buraliste postal.

Le « Gros Louis » comme on l'appelait familièrement aux Franches-Montagnes, où il était connu de toute la population, personnifiait bien le type du montagnard, travailleur et économe jusqu'aux privations. Aussi sa carrière fut-elle couronnée de succès et il put vivre ses dernières années, retiré dans sa « boîte » comme il disait, exempt de soucis financiers.

Louis Froidevaux était bien le fils de ses œuvres, car sa situation aisée fut conséquente d'une activité infatigable dès son plus jeune âge. Doué d'une belle intelligence, il compléta ses études primaires par des lectures sérieuses qui lui procurèrent une documentation scientifique et littéraire qu'on rencontre rarement chez un homme de sa condition.

Ses connaissances rendaient sa conversation toujours intéressante, d'autant plus que ce fut peut-être le montagnard de son époque le mieux renseigné sur l'histoire des Franches-Montagnes, les mœurs, les usages et les coutumes de ses habitants. Nous l'écoutions avec beaucoup d'attention, quand il développait son cours d'histoire régionale, en cheminant sous les robustes sapins du « Cran-Loup » et dans les sentiers escarpés des « Creuzes », de « La Chenalatte » et des « Côtes du Doubs ».

Homme de progrès aux idées avancées, ses appréciations et ses critiques avaient bien quelque chose de personnel qu'on n'admettait pas sans réserve, mais il rachetait les manifestations trop brusques de sa franchise, par des louanges indéfinies de son pays de ses belles Franches-Montagnes qu'il aimait comme un fils aime sa mère.

A. G.

Basile Marquis

(1866-1931)

M. Basile Marquis, naquit en 1866. Il fit un bon apprentissage de typographe chez M. Boéchat, imprimeur à Delémont, puis il jugea à propos de se perfectionner dans son métier; il partit pour Paris où il travailla pendant trois ans. Il fut ensuite appelé à Belfort où on l'engagea comme contre-maître à l'imprimerie du journal *La Frontière*. Après un séjour de trois ans dans cette ville, il rentra en Suisse où il trouva d'emblée de l'ouvrage chez M. Victor Michel, puis chez Turberg, imprimeurs.

En 1894, M. Marquis s'établit à son compte et son imprimerie fut bientôt l'objet d'une belle prospérité; il faut dire que M. Marquis fut un artisan au vrai sens du mot; malgré sa connaissance approfondie du métier auquel il s'était voué, il ne manqua aucune occasion de se perfectionner pour donner de plus en plus satisfaction à la nombreuse clientèle qu'il sut s'attacher.

De caractère affable, toujours modeste, M. Marquis était fort bien connu dans le Jura bernois tout entier et plus spécialement à Porrentruy où il laisse le souvenir d'un homme droit, consciencieux et dévoué à la chose publique.

Paix à ses cendres.

A. R.

Charles Nussbaumer

(1872-1831)

Combien il est doux, après avoir consacré le meilleur de son cœur et de son intelligence aux générations montantes, après avoir accompli son devoir au plus près de sa conscience, combien il est doux, disons-nous, de pouvoir se retirer dans la retraite, afin de goûter un repos bien mérité! Hélas! cette douce satisfaction ne vait pas être le lot de notre cher collègue et ami, Charles Nussbaumer. Il s'en est allé trop tôt, sans avoir pu obtenir la récompense accordée d'habitude aux bons ouvriers.

Charles Nussbaumer est né en 1872, à Saules, petit village de la vallée de Tavannes, où il passa son enfance. Il se distingua bientôt à l'école parmi les élèves intelligents et, en 1888, il entra à l'Ecole normale de Porrentruy, d'où il sortit en 1892, muni de son diplôme d'instituteur. Etant un des aînés d'une nombreuse fa-

mille, il s'imposa de gros sacrifices pour pouvoir continuer ses études. Après avoir pratiqué à l'école primaire de Tramelan, il se rendit à l'Université de Berne et subit avec grand succès son examen de maître secondaire. Peu après, il fut nommé à l'Ecole secondaire de Tavannes où il enseigna pendant quelques années. Les résultats de son enseignement furent remarquables et attirèrent bientôt sur lui, l'attention de ses supérieurs. Aussi fut-il appelé, en 1903, à l'Ecole cantonale de Porrentruy où il développa une grande activité pendant passé trente ans. Ce que fut son enseignement, les nombreux élèves qu'il a formés peuvent le dire et ils ne nous démentiront pas si nous affirmons que Charles Nussbaumer fut un maître distingué. Ses méthodes étaient remarquables de clarté et de logique et lorsqu'on quittait ses classes, on en emportait un sérieux bagage. On lui a reproché sa dureté. Mais que l'on n'oublie pas qu'il était avant tout dur envers lui-même et rarement on vit un maître aussi ponctuel, aussi fidèle, tout à sa tâche souvent très ardue. C'est donc une grande perte qu'a faite l'Ecole cantonale en perdant Charles Nussbaumer.

Ce qu'il fut à l'école, il le fut dans la vie publique. Imbu des principes de 1789, il se lança dans les luttes politiques, toujours si vives dans notre Jura. Il collabora aux journaux libéraux et travailla activement pour le triomphe de ses idées.

Il remplit aussi différentes charges. C'est ainsi qu'il fut, pendant un quart de siècle, membre de la Commission d'examen de diplôme primaire et maints instituteurs ont passé au crible de sa critique serrée. Appelé, il y a une quinzaine d'années, à la présidence de la Commission des écoles primaires de Porrentruy, il accomplit là une tâche de rénovation complète et d'améliorations qui sont tout à l'honneur de Charles Nussbaumer. Il présida, enfin, avec distinction la section du Jura bernois de la Société des Maîtres aux écoles moyennes où il fit preuve des qualités qui le caractérisaient si bien: l'ordre et la clarté.

C'était un homme de cœur, aux allures un peu frondeuses qui, sous des dehors paraissant durs, cachait des qualités que savaient apprécier ses intimes. Hélas! il fut en butte à des attaques insidieuses et mesquines que, dans sa trop grande susceptibilité, nous pourrions dire, dans sa trop grande sensibilité, il grossit démesurément et qu'il lui firent bien du mal. Il en éprouva un gros chagrin vers la fin de sa vie et, atteint sournoisement d'un mal qui s'aggrava subitement, il s'en est allé à l'âge où il aurait pu goûter le repos dont nous parlons plus haut.

Cher ami, tu dors en paix, maintenant, loin des soucis d'ici-bas. Que la terre te soit légère!

Louis Viatte

(1853-1831)

C'est un Jurassien de vieille roche qui disparaît avec M. l'avocat Louis Viatte.

Né à Saignelégier, le 23 septembre 1853, il appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Montagne, puisque l'un de ses ancêtres en était déjà le maître-bourgeois au quinzième siècle, moins de cent ans après la charte de franchise promulguée par Imier de Ramstein. Son père, Auguste Viatte, devait le laisser orphelin à l'âge de quatorze ans, et ce jeune homme, aîné de neuf enfants, vit tout l'avenir des siens reposer sur ses frêles épaules. Aidé par la vaillance de sa mère et par leurs propres efforts, il parvint à leur assurer une carrière féconde.

Ses études, à Mariastein, au petit séminaire de Consolation, près de Maïche, et au collège St-Michel à Fribourg, furent traversées parfois d'incidents dramatiques: la guerre de 1870 et l'invasion prussienne l'obligèrent à fuir Consolation; il aurait dû subir son examen de maturité à Porrentruy, en plein Kulturkampf, mais, averti par un ami de sa famille qu'on se proposait de le faire échouer, *parce que catholique*, il se rendit clandestinement à Zurich, et c'est là qu'il passa, en première note, malgré une intervention tentée à la dernière minute par quelques-uns de ces sectaires qui semblent travailler délibérément à vider le Jura de son élite. Il fit ensuite son droit à Innsbruck, Paris et Berne. Le 7 juin 1879, il obtenait son diplôme d'avocat après des examens remarquables; puis il ouvrait son étude à Saignelégier.

Son activité ne tarda pas à dépasser le cadre strictement professionnel. La présidence de la Société des Etudiants suisses, qu'il avait occupée en 1875, le préparait à jouer un rôle politique. Elu membre du Grand Conseil en 1882, il faisait partie l'année suivante, de la Constituante bernoise. Il travaillait en même temps à doter son district natal du confort moderne: grâce à lui, Saignelégier eut son installation électrique avant toutes les autres villes jurassiennes; il y introduisit aussi l'eau courante; et c'est à lui surtout que l'on doit la construction du chemin de fer des Franches-Montagnes, en faveur de laquelle il écrivit de nombreux mémoires, y consacrant des nuits entières.

Ces initiatives le mirent en vedette, et l'on parlait de lui pour la Cour d'appel ou le Tribunal fédéral; l'intransigeance de ses adversaires politiques l'en écarta. En 1887, ayant épousé M^{lle} Claire Crelier, qui fut plus de quarante ans sa compagne dévouée, il ac-

ceptait les fonctions de chef du contentieux de la Banque foncière du Jura à Bâle, et il allait s'établir dans cette ville. Il y resta jusqu'en 1905.

Rentrant au pays, il vint ensuite habiter Delémont, où il devenait président du Conseil d'administration de l'hôpital et de l'hospice des vieillards. Sa culture étendue, sa haute valeur morale, donnaient une autorité particulière à ses préoccupations concernant le maintien de nos traditions jurassiennes. Membre assidu de l'Emulation, dont son frère, le Dr Germain Viatte, devait mourir président central, il publia notamment dans les *Actes* de 1908 une étude pénétrante sur la *Germanisation du Jura*.

En 1923, sentant l'âge venir, il fermait définitivement son étude et s'installait à Porrentruy, ville natale de sa femme qui y possédait encore une tante vénérée, tandis que lui-même y retrouvait son frère et ses neveux. C'est là qu'il passa ses dernières années. Sa physionomie était vite devenue populaire: on aimait à rencontrer ce bon vieillard, alerte malgré sa barbe blanche, prompt aux réparties judicieuses, et dont l'expérience se traduisait par des anecdotes où revivait le passé de notre Jura. Ceux qui le connaissaient mieux admiraient aussi la probité minutieuse de son esprit et la ferveur chrétienne qui transfigurait son existence. Il incarnait à leurs yeux la sagesse et la vertu patriarcale. Sa conversation leur laisse le regret qu'il n'ait pas écrit des Mémoires où il aurait pu retracer un demi-siècle de notre histoire.

Hélas! la mort ne devait pas lui en accorder le temps. Malgré sa vigueur physique et morale exceptionnelle, il avait ressenti cruellement certains deuils familiaux, et peut-être, dans son dévouement pour les autres, ne sut-il pas assez tôt prendre le repos nécessaire. Une hygiène rigoureuse lui avait permis de conserver jusqu'au bout toute son activité. Lorsque ces hommes, dont la robuste santé défie la vieillesse, consentent à s'avouer vaincus, c'est souvent trop tard: trois semaines après avoir commencé de se soigner, il expirait, le 27 octobre 1931.

Pleuré des siens, qui voient en lui l'époux, l'oncle et le conseiller irremplaçable, il laisse un souvenir ému dans toutes ces villes du Jura qui marquent les diverses étapes de sa carrière: à Delémont, qui fut longtemps son lieu de résidence; à Porrentruy, où il mourut; à Saignelégier enfin, son berceau, où il retournait chaque année passer quelques semaines dans la vieille maison bâtie jadis par ses ancêtres.

Adolphe Erismann-Schinz

Industriel à la Neuveville

(1863-1932)

M. Ad. Erismann est né le 27 septembre 1863. Il fut orphelin de mère à 3 ans et de père à 18 ans. Il dut très tôt assumer des responsabilités, car c'est à lui que fut confiée l'éducation de ses jeunes frères et sœur. Dès son jeune âge, il travailla à la fabrique de Fontainemelon, de laquelle il s'inspira des principes techniques mécaniques d'horlogerie. A 27 ans — il venait de se marier — il conçut l'idée de se consacrer à la production des raquettes. Il se fixa à La Neuveville en 1900. La nouvelle entreprise fit rapidement son chemin grâce à la grande persévérance, au travail infatigable et au génie inventif de M. Erismann. En 1910, le défunt fit l'acquisition du Grenier et il en fit la belle fabrique actuelle qui en temps normal occupe plus de 150 ouvriers. Dès lors l'entreprise de M. Erismann prit un essor rapide. La maison obtint tout une série de brevets, tels que goupille à tête, coqueret Ourson, contre-pivot serti, goupille fondue, raquette Lobu, Bulo, coq américain, ressort régulateur. En 1929, le défunt obtenait les brevets allemand, américain, suisse, etc. pour un Shoc-absorber « Etoile » qui a provoqué un vif intérêt parce qu'il est efficace, simple et pratique.

C'est une figure sympathique qui a disparu et le vide que le défunt cause à La Neuveville et parmi ses amis et connaissances est très grand. M. Erismann était estimé de tous pour son caractère droit, son dévouement pour les pauvres qu'il soutenait discrètement mais toujours au bon moment.

Il fut l'artisan de son entreprise qu'il voulait voir prospérer. Il y est arrivé car il ne s'était jamais découragé, il ne s'est pas laissé abattre dans l'adversité. Lutteur infatigable, il a su combattre dans les circonstances difficiles et contre les circonstances.

M. Erismann fut un des fondateurs de l'Association des branches annexes de l'horlogerie. Il fut toujours là pour l'aider et chercha à défendre avec énergie les principes qu'il estimait justes, plaçant l'intérêt général avant l'intérêt particulier. L'industrie horlogère perd en lui un homme qui se préoccupait sans cesse d'améliorer ses systèmes de fabrication poussant la qualité de ses produits à l'extrême. Il n'est pas exagéré de dire que ses fournitures pour l'horlogerie sont connues dans le monde horloger de la planète entière, pour leur bienfaisance et leur qualité irréprochable.

Il avait pour principe de donner entière satisfaction à sa clientèle et c'est en suivant cette voie qu'il a été à même de donner à

son usine l'essor que nous lui connaissons. Il y quelques années la maladie avait contraint M. Erismann à se retirer partiellement des affaires, tout en gardant le contact avec sa fabrique, guidant de ses conseils judicieux, le personnel. Néanmoins l'on sentait que, chez cet homme, l'esprit était encore très actif, la preuve en est la prise de son dernier brevet pour le Shoc-absorber « Etoile » qui constitue actuellement le meilleur amortisseur de choc de la montre sur le marché! Il fut un patron ferme, bon, ne négligeant rien pour assurer le bien être de ses ouvriers.

M. Erismann ne fut pas seulement un homme d'affaires. Il fut le bon père de famille, vigilant, soucieux du bonheur des siens. En dehors de sa fabrique, son épouse et ses enfants étaient toute sa joie. Sa famille l'aimait profondément, car elle sentait en lui non seulement le chef, mais aussi, et surtout, l'ami sincère. Aussi n'est-il pas surprenant que grâce à l'harmonie, à l'unité de vie régnant dans sa famille, M. Erismann soit arrivé, avec la collaboration de la plupart de ses enfants, au but qu'il s'était proposé. Non seulement il aidait ses amis par des paroles bienveillantes, mais surtout par des conseils à propos, sincères et une main charitable. Il fut l'ami des malheureux, petits et grands. Il a nourri des quantités de familles; il avait le cœur ouvert et large pour les œuvres de bienfaisance locales. Il a mis en pratique les vrais principes humanitaires et nous lui en sommes profondément reconnaissants.

A La Neuveville, M. Erismann fut membre du Conseil municipal, de la Commission de l'Ecole professionnelle, de diverses sociétés où ses jugements pondérés, désintéressés étaient très écoutés. Il était très estimé par toute la population qui lui doit beaucoup.

Nous conserverons le meilleur souvenir de cet homme qui réunissait des qualités de si grande intelligence, de bonté de cœur et de dévouement. C'est un génie de la science horlogère qui s'en est allé. Nous espérons le conserver encore longtemps parmi nous, afin de profiter de ses bons conseils, de son expérience; hélas! la Providence en a voulu autrement; il a payé à la mort le tribut que nous lui devons tous; nous devons nous incliner.

Nous puiserons dans l'exemple qu'il nous laisse la sagesse nécessaire à nos conceptions et à nos actes, la force apte à exécuter nos projets et la beauté qui doit orner nos vies comme ce fut le cas du cher défunt. Sa tâche est terminée, il l'a bien remplie.

Qu'il repose en paix!

(*Journal du Jura* du 12 janvier 1932).

Jean Schneider (1893-1932)

Le 25 mars 1932 est décédé, des suites de la grippe, après quelques jours de maladie, Jean Schneider, employé à la Banque Cantonale de Berne, succursale de Porrentruy.

Né à Biglen, en 1893, il entra dès son jeune âge à la Banque où il fut toujours un employé modèle, consciencieux et apprécié de ses chefs.

Sa vie fut calme et paisible. Hélas! il fut arraché bien trop tôt à sa jeune famille et sa mort fut une perte cruelle à celle-ci et à ses amis, qui avaient trouvé en Jean Schneider, un mari et père dévoué, un compagnon sur lequel on pouvait compter.

X. M.

Arthur Schneitter (1881-1931)

Le 11 octobre dernier, par un bel après-midi de dimanche, tandis que nos campagnes jurassiennes étalaient au soleil leurs grâces attrayantes et leurs plus gais coloris, l'ange de la mort planait au-dessus du foyer du paysan jurassien, se glissait dans l'Ecole d'agriculture et, brusquement, vers cinq heures du soir, en emportait M. Arthur Schneitter, le premier Directeur de notre première école d'agriculture du Jura.

En peu de temps, jetant partout une vive consternation, la tragique nouvelle se répandait que, trahi par ses forces, M. Arthur Schneitter venait de tomber à son poste d'honneur.

L'Ecole d'agriculture perd en la personne de M. Arthur Schneitter un chef consciencieux, un organisateur qui sut créer et animer ce magnifique établissement et un homme de science qui ne négligea rien pour réaliser tous les perfectionnements d'une œuvre modèle.

Arthur Schneitter fut encore le plus zélé des travailleurs, toujours à la tête de la besogne lorsqu'il s'agissait de donner un coup de collier, toujours à sa tâche et cela même dans les moments les plus cruels de sa maladie puisque, peu d'instants avant l'heure fatale, il s'occupait encore activement et avec amour de son Ecole.

Nous savons aussi que le Directeur Schneitter fut un époux modèle qui appréciait les joies intimes du foyer.

D^r G. C.

Paul Charmillot

(1866-1932)

Sa mort subite, le 3 février, a provoqué à St-Imier et dans tout le Jura où il était très connu et estimé, une grande émotion. Paul Charmillot laisse derrière lui un grand vide, car son activité était multiple.

Après avoir fréquenté les écoles de St-Imier, il fut élève de l'Ecole cantonale de Porrentruy où il obtint sa maturité. Il étudia ensuite le droit dans les universités de Berne et de Leipzig. Reçu avocat en 1889, il ouvrait à St-Imier un étude qui ne tarda pas à être courue.

Paul Charmillot était avant tout un Jurassien et aimait profondément sa petite patrie. C'est aussi à elle qu'il consacra une grande partie de ses forces sans jamais s'en prévaloir. Sa récompense, il la trouvait dans la satisfaction d'avoir rempli une tâche utile. L'effort ne comptait pas pour lui, il ne considérait que le but à atteindre. Il semble même qu'il se dépensait avec plaisir.

Ainsi, il s'occupait activement de nombreuses sociétés locales — d'utilité publique particulièrement, — dont il était le conseiller et l'animateur. A l'Emulation, il apporta sa contribution en présentant, avec sa clarté habituelle, plusieurs études sur des questions de droit.

La jeunesse lui doit beaucoup. Il l'affectionnait et a été pour elle le meilleur ami et éducateur. Il savait lui parler, l'intéresser et obtenir d'elle, sans effort, une belle discipline. Durant à peu près 40 ans, il s'occupa du Corps des Cadets, comme instructeur d'abord, puis comme président de la Commission. Pendant ce temps, et surtout sous son inspiration, cette institution utile a beaucoup évolué. Paul Charmillot aimait à assister aux courses scolaires. Il était à l'aise au milieu des élèves qui l'aimaient; il savait les entraîner et leur communiquer son enthousiasme. De ces courses, il gardait précieusement gravés dans sa mémoire tous les épisodes qu'il se plaisait à raconter.

Citoyen dévoué à la chose publique, il ne tarda pas à faire partie des autorités municipales, du Conseil municipal, puis du Conseil général qu'il présida, et de différentes commissions. Partout, il sut se faire apprécier par son sens avisé et ses conseils judicieux. A sa mort, il était encore président des Assemblées communales.

Mais ses qualités, sa science juridique, le désignaient pour des fonctions plus importantes, pour une sphère d'action plus étendue. Il siégea au Grand Conseil, peu de temps, il est vrai, au début

de sa carrière d'avocat. Il fonctionna plus tard, pendant plusieurs années, comme membre du Tribunal administratif. En outre, il faisait partie de plusieurs conseils d'administration.

Mais c'est surtout dans le domaine fédéral qu'il déploya une activité féconde, sans oublier cependant son village avec lequel il conservait le contact le plus étroit. Elu membre du Conseil des Etats, en 1918, et régulièrement réélu depuis lors, il présida avec distinction cette Assemblée l'année dernière. On peut rappeler encore que, faisant partie de plusieurs commissions fédérales importantes, il devait s'absenter fréquemment pour assister à des séances dans différentes villes.

Ajoutons que Paul Charmillot ne pouvait manquer de remplir tous ses devoirs patriotiques, il fut soldat et gravit tous les échelons de la hiérarchie militaire jusqu'au grade de colonel d'infanterie.

Affable, bienveillant et surtout spirituel et plein d'humour, il groupait autour de lui, de nombreux amis qui savaient apprécier ses belles qualités.

Il aimait passionnément la montagne. Les paysages reposants de notre Jura lui étaient particulièrement sympathiques et nul ne les connaissait mieux que lui. Chaque fois qu'il en avait le loisir il aimait à les parcourir en compagnie de quelques intimes. Et ces derniers ont conservé le meilleur souvenirs de ces promenades pédestres. Paul Charmillot était observateur et rien ne le laissait indifférent dans la nature. Il trouvait un délasserement précieux à se laisser vivre dans l'ambiance des pâturages et des sapins.

Doué d'une mémoire remarquable et d'un don spécial de narrateur, ses récits de course dans les Alpes et le Jura avaient un charme particulier. Avec quel art surtout il savait relever les incidents savoureux! Dans ces occasions, sa bonne humeur et son rire étaient communicatifs.

Paul Charmillot avait acquis une grande popularité. Homme d'action et de devoir, il n'a pas mesuré son effort. Il s'en est allé en pleine activité, alors que sa tâche n'était pas finie et après avoir montré un bel exemple de civisme.

Ses funérailles furent une imposante manifestation à laquelle s'associa toute la population de St-Imier. La cérémonie était rehaussée par la présence de délégations fédérales et cantonales. Suprême hommage bien mérité auquel s'ajoutèrent les témoignages de sympathie venus de toutes parts.

Paul Charmillot dort maintenant dans cette terre qu'il a tant aimée. Avec lui le Jura a perdu un de ses meilleurs enfants.

L. N.

Charles Jeanmonod

Il était né le 20 février 1881, à Corgémont, où son père tenait un salon de coiffeur très achalandé et dont il avait hérité le caractère enjoué et l'abord agréable. Il y fréquenta les classes primaires, puis secondaires, où il eut comme maître, Henri Gobat qui, sans doute, lui suggéra l'idée de se consacrer à l'enseignement. Il entra, en effet, à l'École normale de Porrentruy et obtint son brevet d'instituteur au printemps de 1900. Les places vacantes étant rares à cette époque, il trouva une occupation plus intéressante que rémunératrice pour lui chez un entrepreneur en bâtiments de son lieu natal. En automne de la même année, lors de la création d'une école primaire supérieure à Court, une classe moyenne se trouvait à repourvoir. Il y fut appelé et y enseigna jusqu'en 1906. Alors promu à la II^{me} classe, ensuite de la mise à la retraite de M. Bueche, il la desservit avec dévouement jusqu'au jour où un mal insidieux, qui le minait depuis quelque temps, l'obligea à se faire remplacer. Sa carrière devait se borner là; il supporta avec une stoïque résignation toutes ses souffrances et s'éteignit le 15 novembre 1931. On lui fit dans son village d'adoption des funérailles très dignes auxquelles voulurent tout particulièrement apporter leur témoignage de reconnaissance les sociétés musicales dont il avait été pendant bien des années le directeur dévoué.

Charles Jeanmonod fut un modeste, mais grâce à ses qualités de cœur et d'esprit, il a laissé le meilleur des souvenirs au cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Dr A. Juillard

M. Juillard, né en 1851, passa une partie de sa jeunesse à Payerne pour fréquenter ensuite le gymnase de Porrentruy et continuer ses études à l'université de Berne où il obtint ses titres de professeur et de docteur en philosophie.

M. Juillard enseigna quelques années au gymnase de Mulhouse puis à l'école cantonale de Coire. C'est de là qu'il fut appelé à l'école secondaire de St-Imier où il enseigna pendant 14 ans comme maître puis comme directeur. En 1895 il fut nommé maître de latin et de grec au gymnase de l'École cantonale à Porrentruy, établissement dont il fut nommé recteur en 1919. M. Juillard donna sa démission et quitta l'enseignement en automne 1923.

M. Juillard était un fin connaisseur et un admirateur des lit-

tératures grecques et latines; il avait le don de faire partager cet enthousiasme à ses auditeurs, aussi son enseignement fut-il vivant et fructueux. Grand travailleur, à l'esprit continuellement en éveil, M. Juillard ne limitait pas son activité à l'accomplissement de sa tâche scolaire. Nombreuses furent les conférences qu'il donna sous les auspices de la Société d'Emulation, conférences qui jouirent toujours de la grande faveur du public à cause de la chaleur et de la clarté d'élocution de l'orateur.

Doué d'une excellente santé, défiant toute maladie, M. Juillard eut le privilège de jouir en toute plénitude de ses facultés intellectuelles et physiques jusqu'au moment où, le 15 novembre 1931, une attaque foudroyante l'enleva à l'affection des siens.

Avec M. Juillard disparaît un homme de l'ancienne école, aux idées bien arrêtées, au langage d'une franchise qui parfois pouvait aller jusqu'à la rudesse.

